

schott, Virchow, à qui nous verrons plus tard Strauss donner publiquement la main et qui tous aboutissent au nihilisme. Ils avaient tiré ainsi ouvertement et explicitement les conclusions de la *Vie de Jésus*, avant que son auteur les eût avouées lui-même dans son *Ancienne et nouvelle foi*.

René Taillandier ces paroles que l'événement a rendues prophétiques : « Le poète qui a trouvé de si beaux accents pour glorifier la Mère de Dieu ne chantera pas toujours sous le costume de Hafiz l'hymne de la matière. A cette alliance du sensualisme et des instincts religieux succédera une inspiration plus pure. » *Mouvement littéraire de l'Allemagne; La poésie allemande*, dans la *Revue des deux mondes*, 15 avril 1853, p. 385. M. Daumer est mort près de Wurzburg, dans de grands sentiments de piété, le 14 décembre 1875. Voir son histoire dans D. A. Rosenthal, *Convertitenbilder aus dem neunzehnten Jahrhundert*, 1866, t. I, p. 923-956; *Literarischer Handweiser*, 22 mars 1876, col. 55-56.

VII.

L'ÉCOLE DE TUBINGUE.

Pendant que la gauche hégélienne se livrait à ces débauches d'impiété, une autre école pesait froidement la *Vie de Jésus*. Les vrais chrétiens la réfutèrent avec succès et non sans éclat; mais il était réservé à la *Vie de Jésus*, comme aux *Fragments de Wolfenbüttel*, de donner naissance à un système qui, sans pousser aussi loin la négation, romprait cependant avec le christianisme. Ce système porte le nom de l'école de Tubingue¹. Cette école reconnut bien vite que la critique de Strauss était restée stérile. Elle voulut la discuter et la compléter. Admettant avec lui que l'histoire évangélique est douteuse, elle se proposa d'étudier scientifiquement, et non plus seulement par des inventions arbitraires, ce que cette histoire renfermait de vrai et de faux et d'en expliquer les origines. Son chef est l'ancien maître de Strauss, Ferdinand Christian Baur (1792-1860). Il se rattachait, comme son élève, à l'école de Hegel, mais, plus que lui, à celle de Schleiermacher. Il existait donc une grande sympathie d'idées entre le professeur et son disciple. Strauss a signalé dans la biographie de son ami Christian Märklin, et Baur ne l'a pas désavoué, l'accord qui régnait entre eux pour le fond des opinions. Seulement tandis que Baur vou-

¹ Voir S. Berger, *les Origines de l'école de Tubingue et ses principes*, in-8°, Strasbourg, 1867; Ed. Zeller, *Christian Baur et l'école de Tubingue*, traduit de l'allemand, par Ch. Ritter, in-18, Paris, 1882; W. R. Sorley, *Jewish Christians and Judaism*, in-8°, Cambridge, 1881; *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, 4^e édit., t. II, p. 550-585.

lait assiéger méthodiquement la place, Strauss prétendait l'emporter d'assaut. Quand la *Vie de Jésus* parut (1835), elle révéla à Baur, d'une manière plus claire et plus précise, ce qu'il n'avait jusque-là que vaguement entrevu, et cette date de 1835, qui fut si fatale à la foi de tant de chrétiens en Allemagne, fut aussi décisive pour le professeur de théologie historique de Tubingue. C'est ainsi que ce livre donna naissance¹ à l'école de Tubingue, lui imprima son impulsion et la concentra sur le terrain de la critique biblique et du christianisme primitif.

Jusque alors Baur avait vécu en paix avec Steudel et les autres supranaturalistes de l'Université. Désormais, c'est la guerre. Il n'accepta pas, tant s'en faut, toutes les idées de Strauss, il fut toujours plus modéré, plus réservé, plus calme et moins agressif. Il ne tarda pas néanmoins, on le conçoit, à devenir suspect à tous les autres professeurs. Steudel et Kern, ses anciens amis, moururent, et il se trouva d'abord isolé, mais il exerça sur ses élèves une grande influence et se forma de nombreux disciples, entre autres Zeller, Schwegler, Hilgenfeld, Köstlin, Planck, Ritschl, etc., qui travaillèrent avec lui jusqu'à la révolution de 1848, époque où la politique absorba tellement les esprits que la plupart se détournèrent des études théologiques.

Découvrir le caractère, la tendance doctrinale, le milieu historique et la date de chaque Évangile; assigner aux écrits canoniques la place qui leur appartient dans la littérature religieuse des deux premiers siècles; fixer l'origine et tracer l'histoire des dogmes, tel fut le but que se proposa l'école de Tubingue. Elle a travaillé à cette œuvre avec une rare patience et une science incontestable. De quels trésors n'au-

¹ L'historien de l'école de Tubingue, M. H. Schmidt, dans la *Real-Encyclopädie für deutsche protestantische Theologie* de Herzog, appelle la *Vie de Jésus* « der Anfangspunkt » de cette école. Supplément, t. xx, 1866, p. 767.

rait-elle point doté le monde, si ses travaux n'avaient pas été corrompus dans leur source par les préjugés du rationalisme? Ils ne seront pas cependant complètement perdus et l'apologétique chrétienne a déjà recueilli plus d'une perle précieuse au milieu de cette masse de pierres brutes destinées à l'écraser.

Suivant une voie différente de Strauss, Baur commence par l'examen critique des *Épîtres* ses recherches sur les origines chrétiennes. Comme il se propose d'édifier et non pas de détruire, ainsi que l'avait fait l'auteur de la *Vie de Jésus*, il lui faut d'abord un point de départ solide et incontestable. Jugeant que la critique de Strauss avait rendu douteuse l'histoire évangélique, il s'adresse à saint Paul. La date et l'authenticité de quelques-unes de ses lettres lui semblent assurées et elles lui servent de base.

L'idée fondamentale de sa critique, celle qui lui a fait un nom, c'est qu'il a existé deux partis opposés au sein du christianisme primitif, l'ébionitisme ou *pétrinisme* dérivé de l'essénisme, et le *paulinisme*. L'antagonisme entre les partisans de Pierre et les partisans de Paul, voilà la clef qui ouvre toutes les portes, fermées jusque-là à l'intelligence critique, voilà la solution de tous les problèmes des origines chrétiennes. L'arbitraire, qu'elle voulait chasser, rentre ainsi sous un nom nouveau dans la critique de l'école de Tubingue. Incurable faiblesse de l'erreur! Elle ne peut subsister qu'en appelant l'imagination à son aide. Strauss rejette l'explication naturelle d'Eichhorn et de Paulus, parce qu'il n'y voit avec raison qu'un jeu de l'imagination, et il y substitue le mythe. Baur, à son tour, remarque très bien que le mythe de Strauss n'est aussi, sous une autre forme, qu'une fiction de l'esprit, et il le condamne au nom de l'expérience. L'idéal, dit-il, n'existe pas dans l'histoire humaine. Le peuple ne crée pas de toutes pièces un type qui n'a pas de fondement. Une société comme l'Église primitive n'est

pas le produit d'un idéal préconçu et fixe, mais la résultante de facteurs divers, la synthèse d'éléments hétérogènes qui, d'abord en lutte entre eux, se sont enfin réunis dans un tout harmonieux. Les Évangiles sont le reflet, non pas de l'objet qu'ils retracent, mais des *tendances* belliqueuses ou conciliatrices de leurs auteurs. Ils nous racontent moins l'histoire de Jésus que celle de l'Église et des théories diverses de chaque fraction de l'Église sur son fondateur.

Pour la première fois, depuis les *Fragments de Wolfenbüttel*, le miracle est ici relégué au second plan et le pas donné aux questions générales d'authenticité. Les critiques de Tubingue n'admettent pas plus le surnaturel que les rationalistes, mais la théorie de Strauss, reposant tout entière sur la question de la date et des auteurs des Évangiles, qui jusqu'alors n'avait pas été mise en doute, c'est sur cette question que va se porter désormais principalement leur attention. Il s'agit bien moins pour eux d'expliquer les faits surnaturels, dont ils cherchent à amoindrir l'importance, que de retrouver les éléments divers d'où est sortie l'Église. Comme ces éléments ne nous sont point connus par l'histoire, c'est l'imagination qui a la charge de les découvrir.

Baur, imbu des idées de Hegel, s'est fait une conception *à priori* des origines du christianisme et il a cherché ensuite à faire entrer les faits de vive force dans le cadre qu'il avait préparé à l'avance. Il a résumé lui-même ses idées dans son *Histoire de l'Église chrétienne des trois premiers siècles*¹. En voici la substance :

Le christianisme n'est pas sorti tout d'une pièce de l'esprit d'un homme, comme Minerve de la tête de Jupiter; il n'est pas descendu du ciel avec le Christ et il n'a pas été

¹ *Das Christenthum und die christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderte*, in-8°, Tubingue, 1853; 2^e édit., in-8°, Tubingue, 1860. — M. A. Neftzer a résumé et étudié cet ouvrage de Baur, ainsi que *Die christliche Kirche vom Anfang des vierten bis zum Ende des sechs-*

révélé dans son ensemble par la parole de Jésus. Jésus en a été le point initial, le fondateur, si l'on veut, mais son œuvre ne s'est développée que progressivement, lentement, non sans luttes profondes et sans déchirements intérieurs; cette plante, d'abord très frêle, est née sur le sol du judaïsme et elle a failli s'y étioier et y mourir. Le christianisme primitif est le judéo-christianisme, l'ébionitisme, représenté par les douze Apôtres, mais surtout par Pierre, Jacques et Jean. On peut l'appeler aussi le pétrinisme à cause de son chef principal. Il se résume en ce seul point de foi : Jésus est le Messie en qui se sont accomplis les événements prédits par les prophètes. Il ne rompait donc point avec le judaïsme, il n'en était que la continuation et le rajeunissement; il s'en distinguait à peine, il en conservait les lois et les cérémonies essentielles.

Si un élément plus vivant, plus libéral, plus large, n'était venu communiquer à la secte ébionite une force d'expansion et une élasticité dont elle était complètement privée, elle n'aurait point tardé à étouffer dans le cercle étroit où elle venait de naître. Paul, — le paulinisme — lui apporta l'énergie qui lui manquait, une vie exubérante, l'esprit de prosélytisme et de conquête; il brisa les barrières dans lesquelles elle s'était emprisonnée, il rompit ouvertement avec le judaïsme, le temple et la loi mosaïque; il transplanta au milieu de l'empire romain la plante languissante qui, dans cette terre fertile, au soleil de la civilisation gréco-romaine, se développa avec une rapidité merveilleuse et jeta de vigoureuses et profondes racines.

Ainsi fut fondé le christianisme. C'est à Paul qu'il doit son caractère d'universalité, auquel ses premiers fondateurs

ten Jahrhunderts, in-8°, Tubingue, 1860, et *Die Tübinger historische Schule*, in-8°, Tubingue, 1859, dans la *Revue Germanique : Idée générale des origines et des premiers développements du christianisme*, janvier et février 1861, t. XIII, p. 101-126; 586-612.

n'avaient jamais songé. Bien mieux, loin de favoriser les visées ambitieuses de l'Apôtre des Gentils, contents d'être bornés par l'horizon de la Palestine, les Douze luttèrent de toutes leurs forces contre ses projets d'agrandissement. L'opposition entre le pétrinisme et le paulinisme fait tout le fonds de l'histoire de l'Église au premier siècle. Elle fut beaucoup plus profonde, plus vive, plus prolongée, que ne l'ont représentée la tradition ecclésiastique, et en particulier les Actes des Apôtres.

C'est ce conflit d'idées qui sert à déterminer l'authenticité des écrits canoniques. Ceux-ci se partagent en trois classes : les écrits du parti des Douze, ceux du parti paulinien, et enfin ceux du tiers-parti ou parti de fusion et de conciliation, qui s'attache à réunir les deux premiers et leur permet de se donner la main, en atténuant les divergences, en remplissant l'office de trait d'union. Ce dernier parti n'a pu se former que lorsque la première fougue des deux partis hostiles a commencé à se calmer; par conséquent, les écrits qu'il a inspirés sont « des écrits de tendance, » *Tendenschriften*, qui doivent avoir été rédigés à une date postérieure et après tous les autres.

Ce principe de critique historique ainsi établi *à priori* ne repose que sur la supposition imaginaire de divergences radicales entre les Douze et saint Paul; mais s'il est accordé, tout le reste va de soi. Il n'y a plus, pour fixer l'époque approximative de la composition d'un écrit chrétien des premiers siècles, qu'à examiner à quelle tendance il appartient. L'Épître aux Romains, celle aux Galates, les deux aux Corinthiens, sont les manifestes du paulinisme. Les Évangiles apocryphes des Hébreux, de Pierre, des Ébionites, des Égyptiens expriment les idées du judéo-christianisme. Ces Épîtres et ces récits légendaires sont les plus anciens monuments de la pensée chrétienne. Les quatre Évangiles canoniques sont plus récents. Ce ne fut qu'au milieu du

second siècle qu'ils furent rédigés, ainsi que les Actes et les autres Épîtres prétendues apostoliques, qu'on ne se fit aucun scrupule de placer sous le patronage de noms vénérés, parce qu'on regardait ces fraudes pieuses comme étant sans conséquence.

Ces écrits durent leur origine aux nécessités du moment, qui forcèrent les pétriniens, jusqu'alors plus nombreux, à faire des concessions aux pauliniens, afin d'obtenir leur appui contre l'ennemi commun, le gnosticisme, et de mieux résister par la cohésion aux persécutions des empereurs romains. Les traces de la transaction se découvrent d'abord dans l'Évangile de Matthieu, qui est encore judéo-chrétien, mais déjà modifié et altéré par des additions et par des remaniements successifs. On les remarque aussi dans l'Évangile de Luc : il est d'origine paulinienne, mais a été adouci et remanié pour ne point effaroucher le parti des Douze. Marc est le moins ancien des trois synoptiques : c'est celui de tous qui déplaît le plus au chef de l'école de Tubingue, parce qu'il n'a pu réussir à y trouver aucun vestige de compromis, ni, qui pis est, aucun vestige de la guerre entre Pierre et Paul.

Les Actes des Apôtres, en revanche, donnent beau jeu à l'école critique. C'est là surtout qu'elle croit triompher. Les Actes sont l'œuvre d'un paulinien conciliateur, qu'il est très aisé de prendre sur le fait, parce que ses tendances y sont on ne peut mieux accusées. Pour favoriser la réconciliation des deux partis, il rend Paul pétrinien, et Pierre paulinien : Paul y observe les cérémonies légales et Pierre y baptise un païen. Étrange aveuglement du préjugé! Baur pense trouver la plus solide preuve de ses chimères dans le livre qui en démontre le mieux l'inanité! L'authenticité d'aucun livre du Nouveau Testament n'est prouvée avec plus de solidité et d'une manière plus inattaquable que celle des Actes, écrits par un compagnon de saint Paul, par son

disciple saint Luc, qui a été témoin oculaire des faits qu'il raconte. S'il nous montre dans saint Pierre un paulinien, et dans saint Paul un pétrinien, c'est parce qu'il en était ainsi dans la réalité des choses, c'est parce que l'antagonisme que Baur suppose entre les deux grands apôtres n'a jamais existé que dans son imagination¹.

L'Évangile qui porte le nom de Jean est relativement moderne. Jean peut être l'auteur de l'Apocalypse, livre judéo-chrétien, mais il n'est pas l'auteur de l'Évangile, que sa tendance démontre être postérieur à l'époque où l'apôtre a vécu. Il est écrit d'après un plan méthodique et d'un effet dramatique saisissant. Les personnages qui y jouent un rôle représentent tous des idées, des opinions qui se combattent. On est déjà à l'époque du montanisme².

Quant aux Épîtres qui portent le nom de Paul, en dehors des quatre grandes Épîtres³ mentionnées plus haut et qui sont authentiques, les autres sont apocryphes, parce qu'elles ne représentent plus dans toute sa vérité la lutte contre le judéo-christianisme. Les lettres aux Éphésiens, aux Colossiens, aux Philippiens, à Philémon, révèlent déjà une tendance à se rapprocher de la doctrine pétrinienne du salut par les œuvres, non par la foi. Les Épîtres pastorales

¹ Voir dans le beau livre de M. Wallon, *De la Croyance due à l'Évangile*, 1838, p. 100 et suiv., les preuves lumineuses et décisives de l'authenticité des Actes. — Saint Pierre était plus porté vers les Juifs, saint Paul vers les Gentils, mais il n'existait entre eux aucune divergence doctrinale. Baur et son école ont transformé un désaccord passager, accidentel, portant sur une question secondaire de discipline, en opposition radicale, absolue; ils ont fait d'un grain de sable une montagne. — Voir aussi H. de Valroger, *Introduction au Nouveau Testament*, t. II, p. 550.

² Voir l'exposé et la réfutation des idées de l'école de Tubingue sur S. Jean dans Beyschlag, *Zur johanneischen Frage*, in-8°, Gotha, 1876, p. 8 et suiv.

³ Les Épîtres aux Romains, aux Galates et les deux aux Corinthiens. Voir plus haut, p. 78.

sont moins anciennes encore : l'Église y apparaît déjà organisée, l'épiscopat est constitué; elles ont dû être écrites vers le même temps que celles qui sont attribuées à saint Polycarpe et à saint Ignace.

Telles sont les idées principales de Baur sur la composition du Nouveau Testament. Il a remarqué lui-même que l'originalité de son système consiste dans son explication purement historique de l'origine du christianisme, issu non d'une révélation surnaturelle faite en la personne de Jésus, comme le prétend la théologie ancienne, non de l'enthousiasme de l'Église primitive, douée du pouvoir de créer des mythes, comme le prétendait Strauss, mais du conflit de partis divers, qui se sont finalement accordés et confondus ensemble.

Baur a expliqué d'une manière qui n'a satisfait personne la résurrection du Sauveur ainsi que la conversion de saint Paul¹. Il n'a pas recherché quelle était la vraie doctrine de Jésus, il n'a pas apprécié le rôle du maître des Douze dans la fondation du christianisme. Ses conclusions sont systématiques, elles ne sont point historiques. La lutte entre le pétrinisme et le paulinisme est imaginaire, ou du moins exagérée outre mesure. Ainsi, dans tous ses travaux, c'est l'imagination qui occupe la première place. Si ce que nous avons déjà dit ne le montrait pas assez, il suffirait de mentionner les opinions de ses disciples. Elles sont si contradictoires entre elles et avec celles de leur chef que rien n'est plus propre à prouver combien les unes et les autres sont arbitraires.

Pour Baur, l'Évangile de saint Marc est le troisième en date; pour Hilgenfeld, il est le second; pour Volkmar, il est le premier; pour Köstlin, il est à la fois, le premier, le

¹ Voir M^{re} Meignan, *L'exégèse biblique, école de Tubingue*, dans le *Correspondant* du 25 mars 1860, p. 420 et suiv.

second et le troisième, car saint Matthieu n'est qu'une édition augmentée du saint Marc primitif; saint Luc, une édition encore remaniée et modifiée du Proto-Marc; le saint Marc actuel n'a été rédigé tel que nous le possédons qu'après les autres synoptiques, de sorte que saint Marc est à la fois le point de départ, le milieu et le terme de l'histoire évangélique. Hilgenfeld reconnaît, de plus que Baur, comme Épîtres authentiques de saint Paul, la première aux Thessaloniens, celle qui est adressée aux Philippiens et celle à Philémon. Si l'on en croit Volkmar, l'Apocalypse est le seul écrit authentique du Nouveau Testament. D'après Schwegler, le quatrième Évangile est du second siècle; d'après Hilgenfeld, il est de l'an 130 environ; d'après Tobler, il est du temps même de saint Jean et a été rédigé par Apollon à Éphèse, pour l'Église de Corinthe. Un système qui mène ses adeptes à de tels résultats, ne mérite pas d'être réfuté. On peut dire que personne n'a mieux montré la fausseté des assertions de l'école de Tubingue, que ses membres eux-mêmes. L'un d'entre eux, Albrecht Ritschl a combattu directement les opinions les plus avancées de Baur et montré, dans ses *Origines de l'ancienne Église catholique*¹, combien était sans fondement l'abus qu'il avait fait du pétrinisme et du paulinisme. Il a aussi prouvé que le chef de l'école de Tubingue avait attaché une importance tout à fait exagérée au roman des *Homélies clémentines*, dont il avait fait le point de départ de toute sa critique, et qu'il avait outré, pour le moins la solidarité qu'il prétendait avoir existé entre les Ébionites, les Esséniens et les Apôtres.

Contrairement aux opinions de Baur, la plupart des exégètes hétérodoxes admettent aujourd'hui que l'Évangile de saint Marc est le plus ancien de tous. Qu'on se souvienne que

¹ A. Ritschl, *Die Entstehung der alt-katholischen Kirche*, Bonn, 1850.

Baur lui-même a reconnu qu'il était impossible d'y découvrir des traces du prétendu conflit entre saint Pierre et saint Paul¹. Il ne reste donc rien debout des fondements de son système².

¹ Voir plus haut, p. 79.

² Voir un bon résumé de l'histoire de l'école de Tubingue par Fairbairn, D. Fr. Strauss, dans *The Contemporary Review*, juillet 1876, p. 264-267. Voir aussi Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. III, p. 95 et suiv., et le jugement porté contre l'école de Tubingue par M. Renan, *Les Évangiles*, 1877, p. xxxiii-xxxv.